

CHAPITRE VII.

Démonstration des assertions ci-dessus, tirées de la composition du polythéisme de l'ancienne Rome.

LA composition du polythéisme de l'ancienne Rome présente la démonstration la plus complète des assertions contenues dans les chapitres qu'on vient de lire. On voit, chez les Romains, durant les trois siècles pendant lesquels leur croyance s'est formée graduellement, la lutte manifeste de l'esprit sacerdotal contre l'esprit grec, c'est-à-dire contre l'esprit indépendant de la direction sacerdotale.

Au moment de la fondation de Rome, l'Étrurie (1) qui tenait sous son joug plusieurs

(1) Il serait tout-à-fait étranger à notre sujet de rechercher l'origine des diverses peuplades de l'Italie. Nous renvoyons les lecteurs curieux d'approfondir ces ques-

peuplades de l'Italie antique, et qui exerçait sur toutes beaucoup d'autorité, n'était gouvernée ni par un seul monarque, ni par une assemblée du peuple, ni par un sénat. Elle

tions difficiles aux ouvrages de Plutarque, au traité de Varron sur la langue latine, et sur l'économie rustique, aux Fastes d'Ovide, aux commentateurs de Virgile, Servius, Probus, Festus, etc., à l'Histoire naturelle de Pline, aux Questions naturelles de Sénèque, aux Nuits attiques d'Aulugelle; enfin aux fragments de Porcius Cato, de Fabius Pictor, de Cincius Alimentus, rassemblés dans plusieurs éditions de Salluste; et pour les modernes, au Trésor des antiquités grecques de Grævius, à l'Etruria Regalis de Dempster, aux dissertations de Heyne dans les commentaires de Goettingue, aux ouvrages de Winkelmann, à la Symbolique de Creutzer, et surtout au 1^{er} vol. de l'Histoire romaine de Niebuhr. Nous remarquerons seulement, qu'en parlant du culte de l'Étrurie, nous traitons de celui de toute l'Italie antique, jusqu'à la fondation de Rome: car bien que le culte du Latium fût différent dans quelques détails, son esprit n'en était pas moins étrusque. Les Ombriens, les Sabins, les Latins avaient été long-temps dans la dépendance de l'Étrurie et de sa fédération, formée de douze villes, dont chacune avait son chef. La diète ou assemblée générale de cette fédération se réunissait à Volsinium, dans le temple de Vulcaïn. (DEN. D'HAL., II, 15 et 61.) Les chefs politiques étaient soumis à un pontife commun à tous les états fédérés, et qui gouvernait tout l'ordre sacerdotal.

obéissait à une caste oppressive, comme la caste sacerdotale d'Égypte (1); et c'était si bien une caste de même nature, que, jusqu'au temps de Cicéron, les jeunes nobles de Rome étaient envoyés près d'elle pour s'instruire dans la science sacrée de la divination (2).

(1) Cette caste avait pour nom générique celui de Lucumon, qui signifiait primitivement possédé ou inspiré, et dont on a fait un des Ancêtres de Tarquin l'ancien. Les énormes constructions de l'Étrurie, ces masses qui semblaient ne pouvoir être soulevées par des bras mortels, et qu'en conséquence l'antiquité appela d'abord Cyclopéennes, pour les désigner ensuite sous une dénomination moins fabuleuse, celle de Pélasgiques ou de Tyrrhéniennes, prouvent les travaux dont cette classe, comme en Égypte, accablait les peuples. (V. ci-dessus, t. II, p. 80.) Aussi les annales étrusques parlent-elles de fréquentes révolutions dont quelques-unes aboutirent à l'expulsion des oppresseurs. La famille des Ciliciens fut chassée violemment d'Arretium. (Tit.-Liv., X, 3.) L'insurrection des esclaves de Volsinium est connue. Cette tyrannie sacerdotale contribua beaucoup aux succès de Rome. Les esclaves n'ont pas toujours la sottise de se battre pour leurs maîtres. On démêle aussi dans l'histoire étrusque comme dans l'égyptienne, quelques tentatives des rois contre les prêtres. (V. ce qui a trait à Mézence, t. II, p. 181.)

(2) CICER. de Legib., X, 3.

Nous n'avons point à examiner si cette division en castes était indigène en Étrurie, contrée dont le climat (1) favorisait le pouvoir sacerdotal, ou si elle était venue du Midi, peut-être de l'Égypte même, avec laquelle la marine commerçante des Étrusques les avait mis de bonne heure en communication. Un fait incontestable, c'est que des collèges de prêtres étaient répandus dans toute l'Italie (2), et que leur pouvoir était sans limites. L'étude de l'astronomie (3), de la médecine (4), leur

(1) V. ce que nous avons dit du climat de l'Étrurie, t. II, p. 163.

(2) Il y avait dans la ville d'Ardee une corporation de prêtres, nommés Saurani, et consacrés au culte de la mère des dieux (Vulp. vet. lat., v. 209; SERV. ad ÆN.); et dans plusieurs autres cités italiennes, des corporations de même espèce présidaient aux rites d'autres divinités.

(3) Les corporations sacerdotales des Étrusques paraissent avoir eu des connaissances assez étendues en astronomie. Ce peuple avait de temps immémorial un calendrier régulier. Numa, qui substitua l'année solaire à l'ancienne année lunaire (MACROB., Sat. I, 13), se servit pour cette rectification du secours des prêtres toscans, et M. Bailly a très-bien prouvé (Hist. de l'astron., VIII, p. 195) qu'il n'avait pu recourir aux Grecs, alors très-peu avancés dans cette science.

(4) Les prêtres étrusques, comme les Égyptiens, exer-

était réservée. Ils étaient les seuls historiens de l'Etrurie (1). L'éducation de la jeunesse leur était confiée exclusivement (2). L'adoration des astres et des éléments constituait, nous l'avons déjà prouvé, l'ancienne religion latine ou étrusque (3). Les habitants de toute l'Italie offraient des sacrifices aux fleuves, aux lacs,

caient seuls la médecine. Ils avaient à cet égard la même renommée dans l'Occident que les Égyptiens dans l'Orient. Si l'Égypte était surnommée le pays des plantes salutaires, l'Etrurie était appelée la patrie des remèdes. (MART. CAPELLA, de nupt. philos., cap. 6.) THÉOPHRASTE (Hist. plant., IX, 15) cite un vers d'Eschyle en l'honneur des Toscans, maîtres dans l'art de guérir.

(1) Les Annales des Étrusques étaient une histoire sacerdotale, comme les *Pouranas* indiens (NIEBUHR, I, 76). Cette histoire, rédigée par les prêtres toscans, comme celle des Indiens par les Brame, était renfermée dans un cycle astronomico-théologique. Les événements s'adaptaient au système, plutôt que le système aux événements. Ils devaient cadrer avec les huit périodes ou huit jours cosmiques assignés au genre humain. Chaque peuple devait durer un de ces jours, c'est-à-dire dix siècles ou onze cents ans. (VARR. ap. Censorin., c. 17.) V. ci-dessous la note relative aux dix âges des Étrusques.

(2) TIT. LIV., V, 27.

(3) V. sur l'ancienne religion du Latium, le t. III, p. 8 et 9.

aux fontaines (1). Dans cette religion, comme chez tous les peuples sacerdotaux, le fétichisme s'était placé sous l'astrolatrie (2).

(1) PITISCUS, au mot Fontes. La religion romaine avait conservé des restes de cet ancien culte, aux fêtes du Tibre, dans les mois de juin, d'août et de décembre. (OV., Fast. III et VI; HORAT. III, 13.) Ces pratiques survécurent à l'introduction du christianisme, et se perpétuèrent jusqu'au temps de Théodose. (THEOD., Cod. de Pagan.)

(2) Nous avons parlé (t. III, p. 8 et 9) des animaux, des pierres, des arbres (Jupiter Fagutal, Jupiter Hêtre), des lances, et du pivert rendant des oracles. Cybèle était une pierre (OV., Sat. IV); Vesta, un globe (ib. VI); la bonne déesse une pierre du Mont Aventin. PLINÉ (Hist. nat., II, 197) fait mention d'une pierre miraculeuse à Egnatia : HORACE (Sat. V, 1) s'en était déjà moqué. On prétend, dit DENYS D'HALICARNASSE, qu'à Matiène, ancienne ville des Aborigènes, appelée aussi Tiore ou Mattière, il y avait un fort ancien oracle de Mars. Il était à peu près comme celui de Dodone, excepté qu'à Dodone c'était un pigeon qui prédisait l'avenir du haut d'un chêne sacré; au lieu que chez les Aborigènes, un autre oiseau envoyé des dieux prophétisait du haut d'une colonne de bois. (LIV. I, 11.) Si nos lecteurs se souviennent de ce que nous avons dit (t. II, p. 334) sur la combinaison du fétichisme et du pouvoir sacerdotal à Dodone, ils sentiront que nos observations s'appliquent également à l'oracle italique, dont parle ici DENYS D'HALICARNASSE.

Tous les dogmes, tous les rites, tous les usages caractéristiques des cultes soumis aux prêtres faisaient partie du culte italique. On y retrouve les dieux à figures monstrueuses, résultat de l'esprit sacerdotal, toujours stationnaire. Junon Lanuvienne porte une peau de chèvre et des cornes (1); Janus est fameux par son double visage (2); Herilus, fils de Feronia, la Proserpine des Sabins, et tout à la-fois le dieu tutélaire et le roi de Préneste, doit à son triple corps l'honneur d'être chanté par Virgile (3). Tagès, l'auteur des livres achérontiques, est un dieu nain (4), comme le Vulcain de Memphis, qu'Hérodote compare aux Cabires (5). Les Pénates de Lavinium sont de

(1) HIRT., *Mythol. Bilderb.*, I, 22; CICER., de *Nat. Deor.*, I, 29; CREUTZ., II, 385.

(2) OVIDE lui fait dire pour cette raison qu'il est différent de tous les dieux grecs :

Quem tamen esse deum te dicam, Janus biformis?
Nam tibi par nullum Græcia numen habet.

FAST. I.

(3) *Ænéid.*, VIII, 564, et SERV. ad eund. loc.

(4) SERV. ad *Ænéid.*, I, 6; AMM. MARCELL., XXI, 1; XXVII, 10; ISIDOR. *Orig.* VIII, 8.

(5) HÉRODOTE, III, 37.

petits caducées (1); et ces dieux réunissent aux formes sacerdotales les autres qualités caractéristiques des divinités que les prêtres révèlent. Tagès, né de la terre encore vierge, étonne les peuples par sa sagesse, apprend à l'homme à se relever de la chute qui l'a dégradé, lui enseigne les sacrifices sanglants qui le rapprochent de la nature divine, et les purifications progressives qui le placent au rang des héros (2).

Les clefs dont Janus (3) est dépositaire, le

(1) Timée ap. DEN. D'HALL., I, 15.

(2) ARNOB. *adv. Gent.*, II, 62.

(3) D'après ce que nous avons dit des significations multipliées de chaque symbole sacerdotal, on ne s'étonnera pas de la foule des attributs de Janus. C'était d'abord un dieu tout astronomique, qu'on adorait au commencement de l'année et aux solstices, dans un temple à quatre faces et à douze autels, en l'invoquant comme l'ami de Saturne ou du temps, et l'époux de la lune. (BAILLY, *Astron. anc.* I, 99.) Il était quelquefois pris pour le temps lui-même. (FRONTICUS, ap. Lyd., 57-58.) Plusieurs de ses attributs lui sont communs avec les divinités de la Perse et de l'Égypte. On le représentait tenant dans sa main gauche une clef. (Clavemque sinistrâ, OVID., *Fast. I.*) Or, Mithras ou le soleil paraît avec deux clefs dans l'Antiquité expliquée de Montfaucon (I, 2), et

vaisseau sur lequel il est debout, les portes de la nuit et du jour, confiées à sa garde;

SPANHEIM observe que chez presque tous les peuples, une ou plusieurs clefs caractérisent les divinités astronomiques. (SPANHEIM. *Observ. ad Callim.*, 591; *LYD. de Mens.*, p. 55.) On retrouve Janus sur plusieurs médailles, avec le modius de Sérapis (VAILLANT, *Familles romaines*, passim), parce qu'il conduisait, comme Sérapis, les âmes des morts aux enfers. (*LYD. ib.*) Des auteurs anciens ne le distinguent point du Mercure de l'Égypte, et Justin prétend que son culte avait passé d'Orient en Étrurie. (*Hist. LXIII.*) On voit sur des pièces de monnaie romaines, d'un côté sa double tête, de l'autre une proue :

Navalis in ære
Altera signata est, altera forma biceps.
Ov., *Fast.* I.

Or, les Égyptiens, dit Porphyre (*EUSEB.*, *Pr. ev.* III, 3), dans leurs images du soleil, le plaçaient debout sur un vaisseau. Fabius Pictor donne pour épouse à Janus Vesta ou le feu, au lieu de la lune. C'était une combinaison de l'astrolatrie et du culte des éléments. VIRGILE, qui voulait tout rapporter à son héros, prétend que le feu de Vesta avait été allumé par Énée, sur le foyer du temple d'Ilion, et conservé soigneusement durant la traversée. Il le désigne sous le nom de feu troyen (*Æn.* II) : mais VIRGILE écrivant dans un temps d'incrédulité religieuse, n'est rien moins qu'un interprète fidèle des croyances anciennes, ni même de celles qui survivaient. Janus est de plus le monde (*SERV. ad. Æn.* VI, 610; *VARR. ap. Lyd.*

Vesta, son épouse, qui est tantôt la lune et tantôt le feu; le privilège en vertu duquel ainsi que quelques autres divinités d'Étrurie, il jouit des facultés des deux sexes (1); son hymen incestueux (2), sa mort expiatoire (3),

IV, 2), les saisons (*LUCTAT. ap. Lyd. ib.*), l'année, et alors ses deux faces s'expliquent par le coucher et le lever du soleil (*SERV. ib.* 607; *AUG. de Civ. Dei.*, VII; *HEYNE, Excurs. V. ad. Æn.* VII; *CICER. de nat. Deor.*, II, 27), le principe de tout (*VARR. ap. CICER. de Nat. Deor.*, II, 16), le chaos, et c'est lorsque les éléments se sont séparés qu'il a pris une forme. (*Ov.*, *Fast.*, *FEST.* v° Chaos.) Il est enfin un personnage historique, un roi de l'ancien Latium (*ARNOB. adv. Gent.*, III, 147), auquel presque tous les peuples latins rapportaient leur origine (*PLUTARCH.*, *Numa*, 19), qui avait enseigné aux hommes les cérémonies de la religion (*LYD. de Mens.* 57), et engendré deux fils, dont l'un, tué sur les bords du Tibre, donna son nom à ce fleuve, tradition qui peut avoir été transportée dans la légende de Romulus et de Rémus.

(1) Janus, en sa qualité d'hermaphrodite, était simultanément le soleil et la lune. (*MACROB. Saturn.*, I, 7.) Les Étrusques avaient encore leur Deus Venus, et leur Jupiter mère des dieux. (*CREUTZ.*, II, 430-431.)

(2) *V. t.* III, p. 240-241.

(3) Suivant une tradition, Janus fut tué par des paysans, auxquels il avait enseigné l'art de cultiver la vigne,

forment le mélange de science, d'astronomie et de mysticisme habituel dans les religions soumises aux prêtres.

La foule de ces dieux divers et énigmatiques reconnaît un chef (1), dont la suprématie se confond souvent avec la destinée, et se perd toujours dans le panthéisme (2). Cette foule s'accroît par la démonologie (3); les di-

et qui s'étaient enivrés. (PLUT., Quæst. rom.) Cette tradition a quelques rapports avec une fable grecque dont nous avons fait mention ailleurs : mais cette fable ne produisit en Grèce qu'un usage fétichiste. En Étrurie, le même récit servit d'enveloppe à une doctrine mystérieuse, admise dans toutes les religions sacerdotales, la doctrine de l'expiation de l'homme par la mort d'un dieu. Voy. le chapitre précédent.

(1) Le Jupiter étrusque, nommé Tina par les prêtres, occupait un rang à part de toutes les autres divinités. (CREUTZ., II, 440.)

(2) La doctrine métaphysique de Tages conduisait, comme toutes les doctrines sacerdotales, à la réunion de toutes les divinités, c'est-à-dire de toutes les forces de la nature, en une seule divinité ou puissance productrice, conservatrice et destructive. (PLACID. LUCTAT. ad Stat. Theb., IV, 516.)

(3) La démonologie des Étrusques n'était pas moins artistement travaillée que celle des Égyptiens, des Indiens ou des Perses. Leur Jupiter avait un conseil de

vinités malfaisantes y figurent (1); elles enlèvent à l'homme son innocence, elles le flétrissent d'indélébiles souillures, elles le plongent dans des abîmes affreux et sans nombre, d'où

douze génies, sujets à naître et à mourir. (VARR. ap. Arn. Adv. Gent., III.) Leurs Pénates étaient divisés en quatre classes; ceux de la dernière, mâles et femelles, protégeaient les hommes dans toutes les occasions, et les femmes à leur mariage, durant leur grossesse et lors de leurs couches. (CREUTZ., II, 441, 449.) Les génies féminins s'appelèrent d'abord Junons: mais la mythologie grecque ayant donné Junon pour femme à Jupiter, cette dénomination, appliquée à des êtres secondaires, tomba en désuétude. (PLIN., Hist. nat., II, 7; HEYNE, de Vestig. domest. relig. in art. Etrusc. oper. Novi Comment., VI.) Les Étrusques croyaient de plus qu'à chaque dieu était attaché un génie, qui lui était subordonné et lui rendait des services domestiques, présidait à sa toilette, le rafraîchissait avec un éventail, etc. (HEYNE., Comment., II, 45.)

(1) Le Pluton de l'Italie antique, nommé Juvie ou le destructeur, le Jupiter vejovis ou jeune et méchant (CREUTZ., II, 485), le Mantus des Sabins (SERV., ad. Æn., X, 198), le Februus étrusque (ANYS., Ap. Lyd., p. 68), ont plusieurs traits de ressemblance avec le Typhon d'Égypte. Mantus était, dans la doctrine sacerdotale, une personnification de la mort, et par-là même quelquefois, au lieu de Janus, il conduisait les âmes de la terre aux enfers et des enfers au ciel.

ses vains efforts ne sauraient le sortir, et qui ne s'ouvrent pour sa délivrance que grâce à l'intervention d'un dieu médiateur (1), à la fois triple et unique, car l'Étrurie sacerdotale a aussi sa trinité (2). Ces mêmes puissances acharnées menacent notre globe, et les prophètes toscans annoncent sans cesse la destruction du monde (3). A ces dogmes empreints

Il devenait alors un dieu bienfaisant. Les divinités qui sont malfaisantes dans la religion publique prennent fréquemment dans la doctrine secrète un sens allégorique qui modifie leur caractère. Ainsi le dieu de la destruction, méchant par nature dans l'opinion populaire, ne l'est que par nécessité dans le système cosmogonique, et souvent même il devient un être bienfaisant, en ce sens qu'il préside aux renaissances. Mais le peuple s'inquiète peu de ces subtilités, et quand les prêtres lui parlent du Diable, il ne s'attache qu'au sens de leurs paroles.

(1) Janus est tour-à-tour le dieu suprême, à la place de Tina, et un dieu médiateur, qui porte aux divinités supérieures les prières des hommes, et rapporte à ceux-ci les faveurs des premiers.

(2) V. les vers déjà cités de Martial, t. II, p. 414.

(3) Les dix âges (γένν.) des Étrusques ressemblaient aux Yogs des Indiens, bien qu'ils fussent plus courts. Les huit premiers ne composaient en tout que neuf siècles. La fin de chaque siècle était marquée par des signes prodigieux. (VARR., ap. CENS. de Die nat., 17; PLUTARCH.

des couleurs funèbres et des calculs raffinés du sacerdoce, se joignent les rites cruels ou obscènes que nous avons rencontrés chez tous les peuples qui ont subi son joug. Ici le sang des hommes inonde les autels (1): plus loin des

in Sulla; CREUTZ., II, 436.) Cette opinion s'était perpétuée à Rome, puisque Servius (ad VIRG., Ecl. IX, 47) nous rapporte une prédiction du devin Volcatius, qui, au milieu des jeux que célébrait César, déclara que le dixième âge venait de commencer. Les révolutions physiques de l'Italie, la séparation de la Sicile d'avec le continent, p. e. (JUSTIN, IV, 1), avaient fourni aux prêtres d'Étrurie le moyen d'appuyer, comme les brames de Mahabalipour, leurs prédictions lugubres sur des faits historiques.

(1) L'Italie entière, avant l'arrivée des colonies grecques, offrait des sacrifices humains. Lactance raconte que Faune immolait des hommes à Saturne (de Fals. relig., I, 22), et Plutarque ajoute qu'on lui sacrifiait tous les étrangers. (Parallel.) On voit dans DENYS d'HALICARNASSE (I, 5) les dieux des Pélagés d'Étrurie, qui demandent ces victimes (v. aussi le Scholiaste de Pindare, ΠΥΘ., II), et ils en obtiennent. Non loin de Rome, dans la forêt d'Aricie, le pontife lui-même périssait quelquefois. (LUCAN., III, 86; VI, 74; OVI., Met., XI, 331; Fast., III, 271-272; SERV., ad ÆN., II, 116.) On égorgeait des enfants devant Larunda, la mère des Lares. (MACROB., Sat., I, 7.) On brûlait des hommes en l'honneur de Vulcain (FESTUS), on sacrifiait des filles à la Junon de Faléries (CREUTZ., II, 471-472); trois cents sol-